

La Terre d'hier, d'aujourd'hui et de demain

BD » La problématique environnementale est au cœur de deux bandes dessinées, *Le Droit du sol* et *Le Monde sans fin*.

Quel est le lien entre des peintures rupestres et l'enfouissement de déchets nucléaires? Le legs que l'on décide de laisser aux générations futures. C'est ce rapport des hommes à la terre qu'ausculte Etienne Davodeau dans son dernier album. Il s'émervaille de fresques animalières de 22 000 ans, héritées des Cro-Magnon. Et il s'interroge sur l'homme

contemporain qui enterre des rebuts radioactifs, lesquels resteront dangereux pendant des millénaires. Le Français se réfère aux célèbres grottes de Pech Merle, dans le Lot, et au projet national de décharge nucléaire à Bure, dans la Meuse: «Il m'a semblé judicieux de mettre en résonance deux actes, deux traces laissées par des sapiens à d'autres sapiens.» Davodeau décide de tracer une ligne entre Pech Merle et Bure et de parcourir les 800 km à pied.

Le Droit du sol est un journal de ce périple introspectif. Accroché au

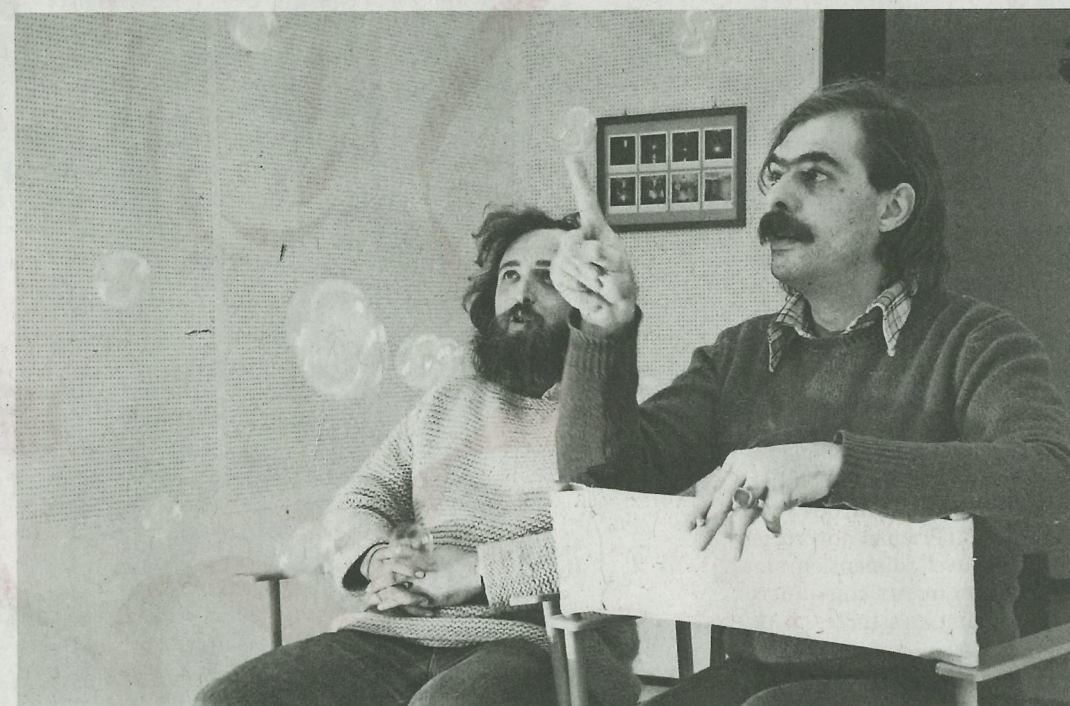
sac à dos de l'auteur, le lecteur découvre des paysages magnifiques auxquels le noir blanc ne porte aucunement ombrage. Chemin faisant, il rencontre une série de personnages qui apportent leurs réponses aux interrogations du marcheur. Lorsqu'il avait évoqué cet étonnant projet à *La Liberté* en 2019, à l'occasion de la sortie des *Couloirs aériens*, nous étions restés circonspects. Deux ans plus tard, il faut se rendre à l'évidence: voilà un ouvrage unique. Dessin dépouillé et aérien, dialogues d'une exigence

rare, narration fluide. Rien à jeter. Un must vendu à plus de 100 000 exemplaires depuis la mi-octobre.

Dans le registre environnemental, Christophe Blain a bien des choses à dire aussi. En 2018, le fécond auteur prend connaissance d'un article qui prédit des températures de 50 degrés à Paris en 2050. De cette prise de conscience naît *Le Monde sans fin*. Cet album himalayen est un dialogue inventif avec le scientifique Jean-Marc Jancovici, spécialiste des énergies et du climat. Mise en scène

facétieuse, ping-pong planétaire entre un Candide du XXI^e siècle et un vulgarisateur hors pair, ce récit bicéphale évoque la terre d'hier, d'aujourd'hui et de demain. Sans tomber dans le manichéisme de supermarché, voilà une somme fort utile pour appréhender les enjeux économiques, climatiques et écologiques actuels. A consommer sans se presser. » **SAMUEL JORDAN**

» Etienne Davodeau, *Le droit du sol*, Ed. Futuropolis, 206 pp.
» Christophe Blain/Jean-Marc Jancovici, *Le monde sans fin*, Ed. Dargaud, 192 pp.



De haut en bas, les affiches pour les 40 ans de Fri Art, par les graphistes Pauline Mayor et Loïc Volkart. Puis la fête Mercury Retrograde du 11 septembre dernier et enfin Michel Ritter (à gauche) et Jacques Sidler dans l'œuvre *Space no1* de Jacques Ritter. DR/Julie Folly/Walter Tschopp

Fri Art conclura les festivités de ses 40 ans en célébrant Michel Ritter, son créateur

FRI ART, FLAMME INTACTE

» AURÉLIE LEBREAU

Art contemporain » Il y a quelque chose d'émouvant à observer le feu originel allumé par Michel Ritter il y a plus de quarante ans brûler aujourd'hui encore. Actuellement aux cimes de Fri Art, les délicates œuvres de papier du curateur et artiste, qui n'a que très peu exposé de son vivant, achèvent une boucle tout en en créant une nouvelle. Sans Michel Ritter, sans son ouverture au monde ni son esprit visionnaire, Fri Art n'aurait jamais vu le jour. Lui consacrer une exposition, *Air Power = Peace Power* (à voir jusqu'au 29 janvier prochain), dans le cadre des 40 ans du centre d'art, c'est évidemment rendre hommage à son énergie et à son amour pour la création contemporaine. Mais c'est aussi (re)découvrir le travail d'un homme – la nouvelle boucle – qui a sacrifié sa propre carrière pour mieux faire émerger celle des autres. De tout cela, il sera question le 18 décembre, lors d'une visite guidée de l'accrochage et de la projection des films de l'artiste, en guise de conclusion des festivités que Fri Art a lancées en septembre.

Un combat posthume Nicolas Brulhart, l'actuel directeur artistique des lieux, se promène d'une salle à l'autre, descend de deux étages, en remonte un (à Fri Art on reste en bonne santé). Au passage on happe l'aspect aérien, gazeux, évanescents du travail de Ritter. Son distributeur de bulles de savon à l'entrée, ses bonbonnes de gaz auréolées de têtes de chamois, ses collages perforés ou disparaissant sous la ouate. «Michel

Ritter est décédé en 2007. Mais l'inventaire de ses œuvres est toujours en cours et, avec l'aide de sa succession, nous cherchons à créer une réception pour cet artiste suisse», livre Nicolas Brulhart, l'actuel directeur artistique de Fri Art.

Ritter, le fondateur de Fri Art, le curateur respecté, le directeur du prestigieux Centre culturel suisse de Paris de 2002 à son décès, doit donc encore, de façon posthume, se faire une place dans l'histoire de l'art... Lui qui, en 1981, a donné un monumental coup de pied dans la ronronnante et conservatrice fourmière fribourgeoise en montant l'exposition *Fri Art 81* avec dix

«Fri Art reste expérimental et défricheur»

Nicolas Brulhart

dans la Confédération, *Fri Art 81* détonne internationalement: trois toiles, *Drei Nächte, drei Bilder* de Josef Felix Müller, sont séquestrées par la police de sûreté quelques jours avant le vernissage. Jugées obscènes, les œuvres ont conduit les organisateurs et le peintre jusqu'à la Cour européenne des droits de l'homme... «Il voulait promouvoir la scène contemporaine suisse», se souvient Walter Tschopp, l'un des trublions de *Fri Art 81*, alors étudiant en histoire de l'art. A une époque très différente de celle que nous connaissons aujourd'hui: «Dans les années 80, la scène contemporaine était assez proche de la culture alternative. Puis dans les années 90, les espaces d'art contemporain étaient des lieux de niche, beaucoup moins démocratisés que de nos jours. La communauté artistique était bien plus modeste, avec des contacts restreints. Les

réseaux sociaux n'existaient pas», souligne Nicolas Brulhart.

Et c'est là que Ritter fraie avec le génie. Fri Art s'impose au niveau national, en périphérie des grandes villes, mais au centre géographique du pays, faisant le lien entre Romands et Alémaniques. La Kunsthalle est à l'avant-garde, provocante, dans la prise de risques. «C'était sa marque de fabrique», admire Nicolas Brulhart. A Fribourg ou New York, où l'exposition *Fri Art made in Switzerland* (1985) fut très remarquée, de grands noms sont passés: Meret Oppenheim, John Armleder, Christian Marclay, Roman Signer, Thomas Hirschhorn mais aussi les architectes Herzog & de Meuron (Prix Pritzker 2001) ou Shigeru Ban (Pritzker 2014).

Une voiture de sport

Et aujourd'hui? Dans un contexte politique moins méfiant (il aura fallu huit ans à Fri Art, de 1982 à 1990, pour obtenir des autorités cantonales et communales un lieu, l'actuel bâtiment des Petites-Rames), Fri Art est-il devenu un adulte plan-plan? «Nous cherchons dans le passé ce qui nous intéresse, pour créer des valeurs actuelles, un esprit à incarner dans lequel on se reconnaît», répond Nicolas Brulhart. Fri Art reste donc «expérimental, défricheur, et une plateforme pour les jeunes artistes suisses», poursuit le directeur artistique.

Surtout, Fri Art demeure une voiture de sport, légère et rapide. Lors de ses premières années de vie, le centre vivait grâce à l'énergie de Ritter et de la photographe Eliane Laubscher, qui assuraient la gestion, les montages et démontages, les vernissages, les jours d'ouverture, les nocturnes et autres concerts et ateliers... Aujourd'hui, 2,5 équivalents plein-temps permettent à la Kunsthalle de rayonner. Comme un véhicule très agile. De ceux qui auraient plu à Jean Tinguely, lui qui s'est engagé pour que Fri Art trouve un écrin à la hauteur de son importance. »

» Sa 18 décembre, visite guidée (16 h), projections (17 h) puis apéro-vin chaud et musique.